

Ténèbres et lumières du monde

Steven Heighton, *La rose de l'Érèbe* (traduit de l'anglais par Christine Klein-Lataud), Québec, L'instant même, 1998, 312 p.

Gilberto Flores Patino, *Le dernier comte de Cantahria* (traduit de l'espagnol par Ginette Hardy), Montréal, Fides, 1998, 144 p.

Gail Scott, *Les fiancées de la Main* (traduit de l'anglais par Paule Noyart), Montréal, Leméac, 1999, 252 p.

Frédéric Martin

Number 95, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37550ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, F. (1999). Ténèbres et lumières du monde / Steven Heighton, *La rose de l'Érèbe* (traduit de l'anglais par Christine Klein-Lataud), Québec, L'instant même, 1998, 312 p. / Gilberto Flores Patino, *Le dernier comte de Cantahria* (traduit de l'espagnol par Ginette Hardy), Montréal, Fides, 1998, 144 p. / Gail Scott, *Les fiancées de la Main* (traduit de l'anglais par Paule Noyart), Montréal, Leméac, 1999, 252 p. *Lettres québécoises*, (95), 29–30.

Steven Heighton, *La rose de l'Érèbe* (traduit de l'anglais par Christine Klein-Lataud), Québec, L'instant même, 1998, 312 p., 29,95 \$.
Gilberto Flores Patiño, *Le dernier comte de Cantabria* (traduit de l'espagnol par Ginette Hardy), Montréal, Fides, 1998, 144 p., 21,95 \$.
Gail Scott, *Les fiancées de la Main* (traduit de l'anglais par Paule Noyart), Montréal, Leméac, 1999, 252 p., 24,95 \$.

TRADUCTION
Frédéric Martin

Ténèbres et lumières du monde

Fantômes et réalité, passé et présent se mêlent ici et prennent en otages des personnages divers. Une conclusion s'impose :
le monde est un chaos.

LE CANADIEN ANGLAIS STEVEN HEIGHTON, à qui l'on doit aussi *Théâtre de revenants* (L'instant même, 1994), avait intitulé son recueil *On Earth As It Is*. En traduction française, on a préféré *La rose de l'Érèbe*, titre qui renvoie à « Traductions d'Avril », le plus long texte du recueil (près de soixante-dix pages). Érèbe, fils de Chaos et frère de la Nuit : Sir John Franklin, qui explora l'Arctique au XIX^e siècle, aurait donné ce nom à l'un de ses navires. Ce nom, nous informe le narrateur, est aussi « emprunté à celui d'un noir passage souterrain, que les morts de la Grèce ancienne devaient, croyait-on, emprunter pour gagner le Styx et traverser vers les Enfers ».

Mais Sir John Franklin, explorateur qui trouva la mort au cours d'une expédition, n'est pas vraiment un personnage de « Traductions d'Avril ». Ou plutôt il le devient grâce à Tobias O'Brien, le narrateur, qui le rencontre au détour de ses travaux de traduction. Il lit le journal de Franklin, il lit aussi les mémoires de Mathieu de Sepourin, un autre explorateur qui fait le récit de la fin de l'expédition Franklin, et tout à coup les deux voix lui apparaissent d'« une intimité fébrile, pressante »... Dans le même temps s'imposent les images d'Anne, avec qui Tobias a eu une brève aventure, et d'Avril surtout, qu'il a perdue faute d'avoir su que l'amour « exige que l'on apprenne à lire l'aimée dans sa propre langue, au lieu de la traduire dans la sienne ».

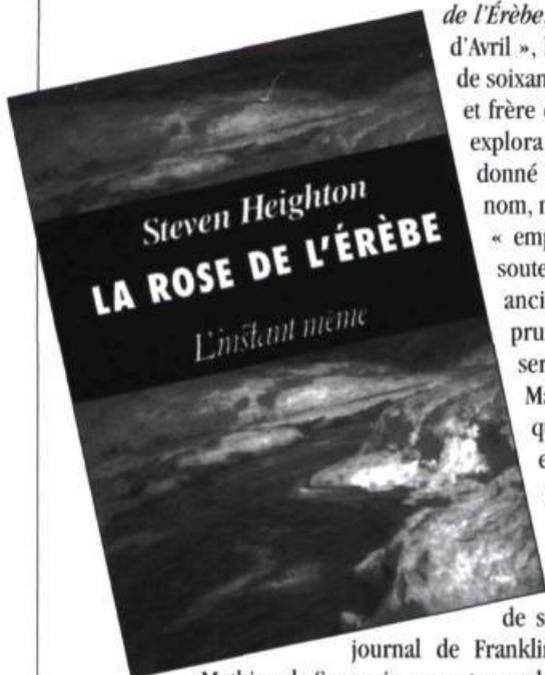
La narration complexe de « Traductions d'avril », avec ses jeux temporels et ses ruptures de ton, donne la mesure du (grand) talent de Steven Heighton. Il est toujours difficile de rendre compte d'un recueil

de nouvelles ; et celui-ci, avec ses onze textes extrêmement disparates et des univers tout aussi diversifiés, se prête encore moins au résumé ou à la systématisation. On peut cependant souligner cette exploration minutieuse des états d'âme et du sentiment amoureux qui caractérise *La rose de l'Érèbe*, exploration de surcroît soutenue par une écriture impeccable. Chez Heighton, le monde, abordé ici en ses dimensions érotique, mythique, sacrée ou tout simplement quotidienne, présente quelque parenté avec l'enfer. De cet enfer, de cette écriture incroyablement stylisée, la traductrice Christine Klein-Lataud a su saisir les méandres et les infinies subtilités.

Souvenirs de la maison du père

C'est dans un univers névrotique que plonge pour sa part Gilberto Flores Patiño, écrivain d'origine mexicaine installé au Québec depuis 1988. *Le dernier comte de Cantabria* est son quatrième livre traduit en français.

Son héros et narrateur s'appelle monsieur Arzate. L'homme, un bibliothécaire d'âge mûr, semble mener une vie de reclus. Si l'on en croit sa gouvernante Benita, qui parfois retrouve au matin des tasses et des verres sales et des mégots dans les cendriers, il a cependant d'étranges visiteurs nocturnes. Des visiteurs qui ne se montrent jamais pendant le jour... Ce seraient en fait des visiteuses, prétend Benita. Mais allez savoir si elles sont réelles. « Quand je sortirai, elle aura disparu », dit Arzate, soudainement lucide, à propos de l'une d'elles. Les verres et les cigarettes ne prouvent rien. Arzate est un homme seul qui s'invente des nuits torrides.



Beaucoup de choses se déroulent dans sa tête. Au point que notre homme, de toute évidence, mélange continûment fantasmes et réalité. Des femmes l'obsèdent, des femmes habitent son état de perpétuel délire. Et ce délire finit par prendre des proportions gênantes, voire gravissimes. Pauvre monsieur Arzate, qui semble sombrer à son corps défendant dans la folie.

Son existence est un insondable mystère, à commencer pour lui-même. Il ne s'y passe pourtant rien : tout son espace semble circonscrit entre la maison et la bibliothèque de San Miguel de Allende. Mais chez lui, les frontières sont abolies, et la conscience, diffractée, est incapable de séparer le réel de l'imaginaire. Voilà une confusion, un flou que l'écriture faussement limpide de Patiño rend assez bien. L'auteur installe par ailleurs un climat onirique proche de ce fameux réalisme magique qui semble la marque de la littérature latino-américaine ; à défaut d'être foncièrement original, *Le dernier comte de Cantabria* possède donc un certain pouvoir d'évocation auquel contribue l'exotisme mexicain.

Monsieur Arzate est la proie d'un traumatisme originel qui a morcelé sa conscience. L'auteur, qui cultive l'ellipse et une grande économie de moyens, nous laisse deviner que cette vie s'est tant bien que mal construite sur ce traumatisme. Mais la mémoire a tout emmagasiné, a tout gardé du drame qui s'est jadis joué dans la maison du père. Des bribes affluent constamment, puis un jour quelqu'un racontera à monsieur Arzate sa véritable histoire...

Malgré ses qualités stylistiques, ce roman écrit sur un mode léger se révèle, au bout du compte, curieusement mené. Peut-être parce que l'auteur s'est cantonné dans des éléments trop banals, trop quotidiens. Il ne se passe rien, justement, et le narrateur a ainsi du mal à prendre quelque épaisseur. Du coup, le dénouement, lorsqu'il survient, paraît artificiel et plaqué.

Femmes d'aujourd'hui

L'univers exploré par le roman de Gail Scott est plus serein. Du projet de l'écrivaine, on pourrait dire qu'il consiste à rendre compte de la réalité des femmes d'aujourd'hui. Des citadines d'aujourd'hui, convient-il de préciser, tant le roman se déroule en ville.

Tout le livre nous présente, pour l'essentiel, un point de vue : celui de Lydia. Cette traductrice de trente-neuf ans aime s'attabler, en après-midi et en soirée, dans un café portugais de la Main. De longues heures durant, elle observe les gens de la rue et les clients du café. Indiscreète assurément, presque voyeuse, elle saisit au passage des bribes de con-

versation, détaille la physionomie de ces personnages qui meublent la ville, évalue les modes. « Assise à sa table, tranquille, elle médite sur les signes distinctifs de son époque. » Elle attend. « Pas l'amour (comme le croient les habitués), mais l'Histoire. »

L'Histoire, ici, s'inscrit surtout à partir des femmes, puisque c'est à elles que s'attarde Lydia. Au fil des chapitres s'élabore une galerie de portraits féminins. C'est d'abord Nanette, jeune femme qui lit les écrivains surréalistes et adore sa mère. C'est ensuite une voyageuse fraîchement débarquée à Montréal ; elle vient de Halifax, décréte Lydia, est amoureuse d'un officier, et n'est pas sans rappeler Adèle Hugo. Ce sont encore une femme en vacances à Cuba avec sa jeune amante qui s'est fait violer à Montréal ; une autre, devenue lesbienne, dont le féminisme se heurte au sexisme des chansons country qu'interprète son amoureuse ; une animatrice de radio ; une Torontoise qui s'appelle Norma Jean et qui est le véritable sosie de Marilyn Monroe... Lydia a fréquenté certaines de ces femmes, elle n'a que croisé les autres ; elle utilise ses observations pour leur recréer un passé, leur imaginer un présent, leur inventer un destin qui à défaut d'être réel soit plausible. Ce faisant, l'héroïne semble chercher, au bout du compte, à établir sa propre cohérence, sa propre identité dans un monde évanescent et fuyant.

Dans ce monde, les hommes n'ont pas de place. Gail Scott en évoque bien quelques-uns, mais de façon incidente. Le roman ne concerne pas ces hommes sans envergure, agresseurs ou amants pâlots, qui traversent à l'occasion la route des femmes observées par Lydia. *Les fiancées de la Main* n'est pas pour autant un réquisitoire militant : les fragments qui le composent constituent plutôt une tentative d'inscription des femmes dans l'Histoire, voire une tentative d'écriture de leur Histoire.

Ce livre n'est pas sans présenter quelque parenté avec *Héroïne*, le premier roman de Gail Scott (Éditions du remue-ménage, 1988). Tous deux se donnent en effet à lire comme des collages sur les gens et la ville, sur un Montréal dont l'écrivaine, née en Ontario mais installée dans la métropole depuis 1967, est à même de saisir l'esprit, les nuances et les particularités. Ces dernières sont par exemple linguistiques, et le roman contient nombre de considérations sur « les deux langues, l'officielle (française) et la non officielle (anglaise) ».

La traduction de Paule Noyart est à la hauteur de l'écriture souvent subtile de Gail Scott et de son roman qui livre, sur un mode fragmentaire qui n'exclut pas la cohérence, un portrait résolument actuel des femmes.



 VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.

NOUVELLE ADRESSE

358, rue Guimond, Longueuil (Québec) J4G 1R1
Tél.: (450) 670-9494 • Fax: (450) 670-2400